

**Bartolo Cattafi**

# **Eau de poulpe**

**55 poèmes siciliens**

Traduit de l'italien et présenté  
par Giulia Camin et Benoît Casas

**Édition bilingue**

**NOUS**

MMXXIII



## Partout le regard aiguisé

*Eau de poulpe* est un livre composé de traductions de 55 poèmes de Bartolo Cattafi. Ceux-ci ont été choisis dans l'ensemble de l'œuvre, et sont donnés dans l'ordre chronologique de composition. Tous ont un lien, explicite ou allusif, à la Sicile.

Cette petite anthologie effectue donc une coupe thématique dans l'œuvre poétique de Cattafi, encore trop méconnue. Les poèmes recueillis dans *Eau de poulpe* sont autant d'éclats de Sicile. L'abord sicilien est multiple et hétérogène : géographique, historique, climatique, il est parfois culinaire, et ponctuellement autobiographique.

L'ensemble compose une sorte de portrait lacunaire, à facettes, d'un rapport à la Sicile. Un rapport fait d'attachement, de lucidité et d'amertume. Frappant est le contraste, d'un poème à l'autre, entre l'expression d'une intensité de la vie et de l'expérience, d'une sensualité de la relation à la nourriture, à la végétation et aux éléments, et celle de la pauvreté, de la difficulté de l'existence, et de la violence de l'histoire.

Bartolo Cattafi est né à Barcellona di Pozzo di Gotto, près de Messine, en 1922. Il partira vivre à Milan en 1947, mais reviendra régulièrement en Sicile, et ce jusqu'à sa mort, le 13 mars 1979. La

Sicile est présente d'emblée dans ses poèmes et se révélera motif central de deux livres (*L'os, l'âme*, 1964 et *L'air sec du feu*, 1974) dans lesquels Cattafi, « comme dans une deuxième enfance », commence « à lister les choses aimées, à épeler en vers un ingénu inventaire du monde ». Et cet inventaire d'une Sicile élémentaire et quotidienne se fait — méthode du détail — en nommant : lieux, flore, faune, matériaux, minéraux. Ainsi *Eau de poulpe* peut se lire aussi comme une encyclopédie sicilienne restreinte et subjective.

Frappe également dans ces poèmes la mobilité. Cette « Terre des Trois Caps », terre-île avec ses montagnes et ses archipels, est une île parcourue, sillonnée, naviguée en tout sens, avec le Détroit de Messine comme zone névralgique de circulation et les îles Éoliennes en « archipel du cœur ». Cette Sicile en mouvement peut faire penser au Vittorini des *Villes du monde*, à ceci près que le voyage ne se présente pas ici sous forme de parcours mais bien plutôt de moments détachés, suspendus, capturés. De moments qui se donnent en poèmes ponctuels, circonscrits.

La Sicile de Cattafi — même s'il en explore les beautés et les joies — n'est jamais idéalisée, il s'agit bien au contraire, « triangle aride », d'une Sicile éprouvée et abordée dans toute son âpreté, d'une « terre de tant de maux/ de problèmes brûlants/ et pas à cause du soleil ». La Sicile ici n'est pas seulement le lieu de l'idylle, elle est tout autant le lieu du péril. Et si « la mobile mosaïque de la mer » est source d'enthousiasme, elle sait se révéler lieu de désastre, de la tempête et du naufrage.

La poésie de Cattafi est une poésie de l'économie de moyens. La lisant on peut songer parfois à celle d'Eugenio Montale. Mais ce serait un Montale réduit à l'os. Les mots sont choisis, et comptés. Le lexique est précis. La plupart des poèmes sont brefs et simples, d'une grande densité. Et ce qui insiste d'un poème à l'autre, et que tente de restituer la traduction, c'est cette langue si spécifique de Cattafi, toujours nette, directe, si intense « tandis que le soleil sévit/ comme une pierre une épitaphe éblouissante ».

Tenu à l'écart, sous-évalué par ses contemporains, Cattafi écrira, sans souci des tendances, suivant sa ligne et son tempo, « avec en bouche miettes et blasphèmes », et avec la confiance de celui qui sait que ses poèmes resteront : « Je laisserai sur ta poitrine cette odeur/ d'orange vive, de vert demain ».

Giulia Camin et Benoît Casas



**Eau de poulpe**



## Éoliennes

Les Éoliennes les paroles azur  
ont surgi dans l'eau dans le matin de joie  
comme des vierges calmes avec un phare  
blanc sur le cœur  
un nuage net au dessus.

## **Avec le soleil couché**

Avec le soleil couché  
la mer silencieuse  
arrive à peine  
à toucher  
le rivage

La terre est un souffle  
de fumée azurine  
d'où surgissent les hirondelles ivres  
les ailes en arrière  
et elles tombent

## Tindari

Tindari je te vois couleur céleste  
dans la coulée d'or et de pourpre  
riche —

De tièdes eaux oubliées  
languissent  
en peines secrètes  
à tes pieds

Des nuages te couronnent  
se consomment en incendies  
royaux  
un vent de terre chargé de fleurs  
t'agite

Et tu acceptes les saluts  
criés à ta gloire  
— d'une voix azur —  
des oiseaux qui reviennent

## Sicile

1

Une femme brune  
couve  
son sang  
luxure pudique  
retenue

cache les regards  
les yeux baissés  
accueille et garde  
les amours amplifiés

Elle se donnera avide  
à un homme  
pour soulager la chair  
faire des enfants

Et elle embrasse le crucifix  
mais le baiser qu'elle voudrait  
elle ne peut le donner

2

Une lumière aride  
mine  
son calme

le calme pèse  
sur les yeux

Le sommeil  
de trop de lumière

On voit des fantômes  
les sordides et somnolents  
figuiers de barbarie

Même pas attentifs  
à leurs pauvres fleurs

Les couleurs scintillantes  
les joies atténuées  
nos affaires étalées  
sont pour les trains bruyants  
qui arrivent de loin  
regardent anxieux  
et repartent

Moi dans le cœur  
j'ai la Sicile  
qui est une mère  
désolée

## Les trains de l'île

Les trains sur l'Île continuent  
à courir robustes et vagabonds  
comme des chevaux enflammés d'amour  
parmi des agrumes aux douces blessures  
parmi des blocs de plâtre et de souffre.

Ils voyagent extasiés aux quatre vents  
chiens alanguis et obscurs passagers  
avec en bouche miettes et blasphèmes  
à la ceinture crucifix et couteaux  
(arrivés dans des quartiers perdus  
ils élèvent mouches et froment  
caressent avec d'avidés mains  
tout le lait vendangé le soir).

Une Fête vêtue de rouge débarque  
d'un train solitaire de montagne,  
en tête avancent des guitares excitées  
un saint de bois vermoulu chancelle.  
Les femmes aux aisselles suantes  
la chair des pastèques tassée  
dans les ventres arrondis et satisfaits  
appellent la mer, écartent les jambes  
pour recevoir la fraîcheur de l'hôte.

## Demain

Demain nous ouvrirons l'orange  
le monde orange dans le vert demain,  
le nuage lointain se posera  
avec des pattes prudentes de colombe  
sur le toit de vieilles tuiles  
sur le temps rouillé de pluie,  
je laisserai sur ta poitrine cette odeur  
d'orange vive, de vert demain.

## Vaisseaux vieux et azurs

Vaisseaux vieux et azurs, couleurs des îles,  
batailles des lampadaires résignés dans la brume...  
Nous lisons des automnes morts, des manuscrits  
de braise et de silence.  
Maussade et brune bouteille, suie sur la mer,  
pourquoi cette flottille  
avait-elle un gracile profil de neige ?

## L'agave

Abandonne le sable sicilien, la musique et le miel  
des Arabes et des Grecs,  
brise les doux liens, ce lait  
inerte des racines,  
descends dans la mer reine somnolente  
verte bête avec des bras de douleur  
comme qui se tient sur la brèche ; dans les grandes  
villes, dans les neiges, dans le bois, dans le désert  
des caravanes marchent sans cesse ;  
voyage avec l'âme  
froide des mouettes  
avec le cœur fécond avec le poisson gravide  
qui plus loin enrichit le filet  
et la main si lente de Dieu  
venue en plein vol d'un nid de brouillard.

## En haute mer

Ensuite problèmes et périls disparurent,  
nous vîmes dans la limpide atmosphère  
des choses précises, numérotées, en file  
le long des lignes qui de la fenêtre  
se tendent jusqu'à l'horizon.

Remuer les eaux, casser les molécules,  
fendre l'air furent gestes faciles,  
passer du mouvement au calme  
et vice-versa un jeu.

Le cercle du futur pesait dans le ciel  
rafraîchi parfois par l'odeur  
céleste de l'ozone  
par un crépitement de pluie.

Autrefois l'été — les sirènes parcouraient les quartiers —  
nous pensions à de claires images de feu.

Il n'y eut pas d'incendie.

Mais de bruyants bateaux dans le vent  
bruisent avec les platanes avec les linges des cours,  
bateaux qui nous rapportent en haute  
mer d'où nous sommes sortis, où  
un bout d'azur coûte cher  
et où tout est incertain, même l'azur.

## Mètres

Comme ils sont secs et carrés  
nos mètres de monde.

Nous naviguions  
par les mers, sur chaque azur  
nous portions le tranchant de la quille, l'ombre  
altière des voiles...

*Tant que la force dure et que le cœur se trompe.*

Le naufrage survint sans vent,  
avec calme, avec froideur, la mesure  
était pleine, loin des côtes, à mi-chemin  
entre un angle et une porte.

Au fond des eaux un vermillon  
abat-jour de lampe au coucher du soleil,  
la mer était une muette traînée de peinture.

## Table

« Partout le regard aiguisé » par Giulia Camin et Benoît Casas	7
Eau de poulpe	11
Acqua di polpo	71
Origine des poèmes	131